



La lutte s'était engagée. — Page 94, col. 2.

lui imposer les terreurs humiliantes, les ennuis les incertitudes ; quelque haine qu'elle ait pour son mari, quelque amour qu'elle ait pour son amant, il faut qu'elle donne à celui-là la meilleure et la première part. Je serai adultère comme les autres, mais je ne tromperai qu'un seul homme, quand toutes en trompent deux ; et celui que je tromperai, ce ne sera pas mon amant ; mon dessein est arrêté, la veille de mon mariage je serai à vous.

— Et, dit Ludwig, elle a tenu parole ?

— Elle a tenu parole, dit madame Rechteren. Le jour du mariage, elle était triste et abattue, puis par moments elle semblait secouer un poids qui oppressait sa poitrine, et un sourire ironique passait sur son visage. Stephen assistait à la noce.

Des parents et des amis chantèrent à table ; on chantait encore à table alors des chansons où l'on félicitait l'heureux époux de l'ignorance de la timide épouse. On fit cent allusions au bouquet blanc et à toutes les plaisanteries plus ou moins indécentes qu'on ne se permet que dans les familles vertueuses, le jour le plus grave de la vie.

Une tante causa une demi-heure en secret avec la pauvre petite, pour l'initier aux mystères et aux devoirs de sa nouvelle position.

Stephen disparut alors, et on ne le revit plus dans la maison.

M. Lorrain s'en réjouit d'abord, mais cependant l'oscille à feuilles cloquées ne leva pas, parce que, ainsi que je l'ai déjà dit, la graine, qui n'est bonne que pendant trois ans, en avait environ vingt-cinq quand elle avait été semée.

— Mais, dit Ludwig, c'est un héros que Stephen, et de plus un héros fort estimable, qui ne procède ni par sacrifice ni par dévouement, met sa gloire dans son plaisir, et excite autant d'envie que d'admiration ; tandis que dans l'admiration que l'on accorde aux héros vulgaires, il y a toujours un peu de reconnaissance pour les corvées dont ils veulent bien se charger à ce prix. Néan-

moins, chère tante, dans ces aventures, il y a toujours de sa part quelque chose d'ironique qui lui fait quitter la partie à peine gagnée, alors qu'aux yeux de beaucoup de joueurs, il semble n'avoir ramassé qu'une partie des enjeux.

— Ah ! dit madame Rechteren, c'est qu'il y a là-dessous un mystère, il y a une grande passion. On dit que Stephen a beaucoup aimé une fille, et que cette fille s'est mariée ; on dit que, blessé à mort, son cœur sent un perpétuel besoin de vengeance ; mais, par une bizarrerie qui n'étonnera pas un investigateur du cœur humain, Stephen aime naturellement les femmes, et il a été trompé par une. Eh bien ! sa vengeance s'exerce contre les femmes et est un sacrifice perpétuel, un sacrifice de l'amour le plus constant à celle qu'il hait et qu'il a le droit de haïr.

— Et quel est l'objet de cette passion ?

— Personne ne le sait précisément, car jamais il n'en parle à personne, quelque familier que l'on se puisse croire avec lui. Cependant on dit que c'est la fille de M. Müller.

— Qu'est-ce que M. Müller ?

— Monsieur Müller est un original assez spirituel et assez peu passionné pour avoir une passion raisonnable, non qu'elle ne soit dans l'occasion aussi injuste, absurde, frénétique, que quelque passion que ce soit ; mais c'est une passion qui ne trompe pas, qui donne au moins ce qu'elle promet, ne blase pas par la jouissance, et au contraire s'accroît des débris de toutes les autres.

— Chère tante, à moins que ce ne soit une passion pour vous, je ne comprends pas.

— Cher neveu, le jeu de mot est misérable. Monsieur Müller aime les fleurs. Vous m'obligerez de ne pas entrer plus avant dans la voie des fadeurs et de ne me comparer à aucune rose.

— Il n'y aurait cependant rien de si facile que d'improviser trois cents vers sur un semblable sujet. Mais ne savez-vous absolument rien des premières amours de Stephen ?

— Absolument rien. Je ne connais même pas la fille de monsieur Müller ; pour le père, c'est

différent. On m'a raconté le seul orage qui ait traversé la vie la plus calme qui ait jamais été. Mais je vous conterai cela une autre fois. Voici que la lune descend derrière la maison, il serait bon de rentrer.

— Pourquoi ? nous ne dormirions ni l'un ni l'autre.

— Je commence à sentir quelques bouffées d'air plus frais. Encore une heure, et le jour va paraître.

— Voulez-vous vous promener un peu ?

— Volontiers.

Mais à peine ils avaient fait le tour du parc, qu'au moment où on repassait devant le pavillon, madame Rechteren dégagea son bras de celui de Ludwig et se replaça dans un des fauteuils. Ludwig se remit auprès d'elle, et tous deux restèrent plongés dans un morne silence.

Madame Rechteren avait cru sentir le bras de Ludwig presser doucement le sien, et Ludwig avait cru la sentir trembler. Tout à coup madame Rechteren, comprenant la nécessité de rompre brusquement un pareil silence, dit : — Voici l'histoire de monsieur Müller.

CXI

UN ORAGE DANS UNE VIE PAISIBLE.

Monsieur Müller était encore jeune, et madame Müller, morte aujourd'hui, embellissait depuis quelques années la retraite de cet ami des jardins. Leur existence était calme et réglée. Rien dans le cours d'une année ne distinguait un jour d'un autre. Monsieur Müller s'occupait de ses fleurs, madame Müller de son ménage. Pourvu que les forficulaires respectassent ses œilletons, pourvu que la détestée larve du hanneton n'attaquât pas les racines chevelues de ses rosiers, pourvu qu'il ne fit de mauvais temps que ce qui était nécessaire pour pouvoir dire aux admirateurs d'une belle rose unique, blanche : Elle était encore bien plus belle l'année dernière ; le temps a été si con-